

sont, ils révéleront le secret, et bien certainement des centaines d'hommes avides viendront nous disputer ici notre trésor. Qui sait si, à notre retour, nous ne verrons pas notre placer envahi par d'autres ?

— C'est possible ; mais qu'y pouvons faire ?

— Ah ! je connais un moyen, dit le matelot avec joie, en approchant sa bouche de l'oreille de son ami. Certainement, ils ne reviendraient jamais, et ils parleraient encore moins du placer à San Francisco... s'ils devaient partir d'ici sans armes ; la faim, les brigands...

Le Bruxellois pâlit et retira sa main de celle de son compagnon.

— Qu'entends-tu ? s'écria-t-il stupéfait. C'est un misérable vol que tu me proposes ?

— Un vol ! répéta l'autre en riant. Nous ne reprendrons que ce qui nous appartient ; car sans nous...

— Tais-toi, tu me fais horreur, murmura Pardoes. Trahir si lâchement ses amis ! Comment ! ne comprends-tu donc pas l'horreur de ton projet ? S'il réussissait, tu te rendrais coupable devant Dieu d'un quadruple meurtre ! Oh ! si tu n'avais pas toujours été mon ami, je me sentirais capable de t'envoyer une balle dans la tête !

Le matelot s'effraya de la violente colère de Pardoes.

— Pourquoi te mets-tu si fort en colère ? dit-il avec une feinte tranquille. Ce que je te disais n'était qu'une idée qui me traversait la tête à la vue du puits. Sans toi, je n'entreprendrais rien ; je veux rester pour toi un ami fidèle et dévoué, et je suis prêt à ne rien faire que tu l'approuves. Prends que je me suis trompé. Puisque l'affaire ne te plaît pas, n'en parlons plus. C'est peut-être une lâcheté ; mais je doute que, si l'on offrait un million aux sept huitièmes des gens, il y en eût un seul qui hésitât à trahir ses père et mère.

Pardoes fit encore une verte réplique ; mais le matelot reconnut son tort avec une profonde humilité ; il devint même doux comme un agneau, se mit à flatter son camarade et à parler avec joie des moyens qu'ils emploieraient plus tard ensemble pour extraire l'or du puits.

Le Bruxellois, qui craignait une lutte sanglante entre ses compagnons, promit d'oublier l'infâme proposition du matelot et de n'en souffler mot aux autres.

Ce jour-là, le matelot fut très gai à l'ouvrage. Même lorsque Jean Creps et ses amis revinrent de la chasse, ne rapportant que cinq petits oiseaux, il ne grogna ni ne jura, et consola les autres en leur faisant espérer que Pardoes, qui était un habile chasseur, leur rapporterait le lendemain une bonne provision de gibier.

Le souper fut très triste ; car il n'y avait pas assez de manger pour rassasier les estomacs affamés des pauvres chercheurs d'or, et, lorsqu'ils eurent tout dévoré, même les os des oiseaux, ils regardèrent autour d'eux d'un air égaré.

Cette conduite extraordinaire du matelot inquiétait Pardoes ; elle avait quelque chose qui n'était pas naturelle, et peut-être cachait-elle des intentions mystérieuses. Elle pouvait cependant aussi être une sincère reconnaissance de son tort, et une tentative pour le faire oublier. Le Bruxellois, qui éprouvait une affection vraie pour le matelot, éloigna autant que possible les soupçons de son esprit ; mais il résolut d'avoir l'œil fixe sur son ami, il devait monter la garde.

IX

LES CADAVRES

Un profond silence régnait dans le valon. La nuit allait finir ; le crépuscule du matin descendait comme un brouillard gris du haut des montagnes... lorsque tout à coup le sommeil des chercheurs d'or fut troublé par un cri d'angoisse.

Ils se levèrent tous ensemble, se glissèrent dans l'obscurité de la tente pour prendre leurs armes ; mais ils frémissaient d'épouvante quand ils reconnurent que leurs fusils avaient disparu.

— Trahison ! trahison !... s'écria Jean Creps. Les revolvers, mes amis ! défendons-nous ! à la grâce de Dieu !

Ils coururent hors de la tente et regar-

dèrent de tous côtés pour découvrir le danger qui les menaçait. L'obscurité nébuleuse leur permettait à peine de distinguer les objets de très peu.

— Qu'est-ce là ? Où sont le matelot et le Bruxellois ? murmura Donat ; il me semble que cela sent les sauvages...

Mais un douloureux soupir s'éleva dans les ténèbres à une trentaine de pas d'eux. Ils marchèrent prudemment dans cette direction, au pied du rocher. Pardoes y était étendu sur le dos, et son sang coulait à flots de sa poitrine par une large blessure.

Jean Creps et ses amis se laissèrent tomber à côté du blessé, soulevèrent sa tête et essayèrent en pleurant de fermer la plaie béante. Pardoes respirait encore, et il sembla même reprendre connaissance, grâce aux soins de ses camarades, car il fit des efforts pour parler, mais le sang étouffait la voix dans sa gorge.

Le baron ne semblait pas savoir ce qui se passait ; le pauvre insensé riait aux éclats, levait les bras avec admiration et murmurait des paroles joyeuses ; mais ses compagnons étaient trop émus pour faire attention à cette étrange conduite.

Creps et Donat relevèrent le blessé et le portèrent vers la tente, tandis que Victor tenait un morceau de linge sur la blessure pour arrêter le sang autant que possible. Les couvertures furent arrangées en un lit de repos, le Bruxellois fut placé dessus, et sa poitrine fut enveloppée de toile et de bandes.

Il ne faisait pas encore jour ; les Flamands étaient agenouillés près du lit de leur malheureux ami, et, le cœur oppressé, ils tenaient les yeux fixés sur son visage pour découvrir les signes de la vie. Un cri de joie leur échappa, lorsque Pardoes ouvrit les yeux, regarda ses camarades d'un oeil à demi éteint, et remua les lèvres comme s'il voulait parler. Ses efforts restèrent pendant un moment sans résultat ; enfin, quelques sons montèrent de sa gorge, mais si bas et si faibles, qu'ils furent obligés de mettre leurs têtes contre sa bouche pour l'entendre. Il balbutia d'une voix entrecoupée et haletante :

— Matelot... volé l'or !... Fusils... dans le puits... assassin !... Dieu !... ma mère !... Bruxelles !...

Après ces paroles, il referma les yeux et resta étendu sans mouvement, comme s'il avait succombé sous ce dernier effort.

Donat jeta un cri et sortit en courant. Peu d'instants après il revint, montra une poignée de pépites et soupira avec des larmes dans les yeux :

— Hélas ! hélas ! l'or est volé, en effet ! Voilà ce que l'affreux scélérat a laissé dans le trou ou perdu dans sa précipitation : trois livres, pas plus de trois livres ! le voleur ! le scélérat ! il s'est enfui avec mon château... Au nom de Dieu ! je redeviendrai valet de ferme ! mais mon Anneken, ma pauvre Anneken !

Et, après une minute de réflexion, il s'écria tout à coup :

— Le matelot ne peut pas encore être loin. Montons sur les rochers ; nous l'atteindrons ; nous lui reprendrons tout ; je lui brûle la cervelle, je le déchire en pièces ! Il me faut mon or. Venez, venez !

Jean Creps fit sauter les pépites hors de ses mains, et dit avec colère :

— Tais-toi ! je ne veux plus faire un pas pour cette horrible métal qui change les hommes en tigres. Laisse courir le matelot ; il porte sa malédiction avec lui. Reste, dis-je, il y a déjà assez de sang répandu.

Donat ramassa les pépites et les mit soigneusement dans un petit sac de cuir qui lui pendait sur la poitrine.

— De l'or est de l'or, murmura-t-il ; moins on en a, plus il est précieux. On ne sait pas à quoi cela peut servir...

Pendant que l'attention des autres était détournée un instant du blessé, le baron s'était accroupi près de la tête de Pardoes. Une lueur d'intelligence éclairait sa physionomie ; on aurait dit qu'il allait venir à la raison. Cependant, il fixait, avec un sourire indescriptible, son oeil scrutateur sur le visage pâle de l'agonisant, et tenait la main sur sa poitrine. On eût dit qu'il suivait avec une joie cruelle l'affaiblissement des battements de son cœur, et qu'il

attendait le moment terrible pour le saluer par un cri de joie. Il marmottait déjà des paroles triomphantes.

— Eloigne-toi de là, baron ! commanda Jean Creps.

— Oh ! non, non, laissez-moi jouir de cette scène merveilleuse, dit le gentilhomme avec enthousiasme. Comme c'est beau, une âme qui retourne à sa source ! C'est un ver qui meurt dans le cœur qu'il a tout à fait rongé. Heureux Pardoes, il triomphe !

Ses camarades le regardèrent avec stupeur et écoutèrent en tremblant, car le ton de sa voix avait tout à fait changé, et ses paroles faisaient supposer qu'une lueur d'intelligence éclairait son cerveau.

— Vous craignez la mort, pauvres insensés que vous êtes ? reprit le gentilhomme. Ah ! par la mort, l'homme devient aussi puissant qu'un Dieu ; dans sa tête meurt le souvenir, dans son cœur la conscience ; il ne craint ni la honte, peine de l'esprit, ni la faim, peine du corps, le monde et la nature perdent leurs droits. Bientôt la mort brisera mes chaînes et me délivrera de votre tyrannie ; je serai riche, puissant, invincible ; j'aurai de l'or, des maisons pleines d'or, des montagnes d'or ! Hourra ! hourra !

Et, tout égaré, il sauta sur ses pieds, leva les mains d'un air impérieux et donna d'une voix brève différents ordres à ses camarades. Il les prenait pour ses domestiques ; ce qu'il disait concernait ses chaînes funéraires, qu'il voulait aussi somptueuses, aussi solennelles que celles d'un roi.

Excité ainsi par des illusions où le sentiment de l'orgueil se mêlait à l'idée de la mort, il continua à divaguer encore quelques instants, malgré les efforts de ses camarades pour l'apaiser.

(La suite au prochain numéro.)

SA SAINTETÉ LÉON XIII

L'Abeille reproduit de la *Semaine*, de Meaux, la lettre suivante d'un ecclésiastique qui a eu dernièrement l'honneur d'être admis à l'audience du Saint-Père :

Le Saint-Père est mince et maigre et les plis flottants de sa soutane blanche paraissent ne rien contenir. Ses cheveux sont tout blancs, et il paraît tout à fait un vieillard. Cependant, quand il est debout et quand il marche, il se tient très droit et accuse encore une grande vigueur.

Malheureusement le séjour du Vatican l'éprouve. Tous ces jours-ci, des douleurs d'entrailles l'ont empêché de recevoir jusqu'aujourd'hui, où il a repris ses audiences particulières. A Pérouse, il faisait régulièrement deux heures chaque jour, et vous savez que Pérouse est perchée sur une montagne.

De plus, il travaille énormément. C'est merveille de voir cet auguste vieillard se lever matin, être occupé tout le jour et passer une partie des nuits au travail de cabinet. On l'a trouvé déjà une dizaine de fois endormi sur son bureau en venant l'éveiller le matin. Il fait beaucoup par lui-même. On travaille aussi beaucoup autour de lui : toute cette cour étudie laborieusement. Les fidèles Romains le savent et le publient avec un légitime orgueil : "Le Saint-Père, disent-ils, a posé trois conditions à ceux qui veulent avancer : la vertu, le talent et le travail." Ils expliquent la devise : *Lumen in celo*, à laquelle ils croient fermement, en disant que ce Pontife a reçu de Dieu la mission de rallumer toutes les lampes qui s'éteignent.

Les portraits de Léon XIII qui ont cours dans le public ont tous un défaut considérable : ils lui font un visage trop dur, tandis que sa physionomie, tout en étant vigoureuse, est pleine de bonté. Sa voix est grave ; il s'exprime lentement, un peu comme S. Em. le cardinal Guibert. Il parle bien le français...

C'est le pontife longanime par excellence. Aujourd'hui, 21 octobre, à midi, il a reçu le général des capucins et celui des Barnabites. A leur demande de conseil sur la marche à suivre, il a répondu :

Priez beaucoup et soyez prudents. Il ne veut pas s'engager ; cependant son entourage pense qu'il va saisir l'occasion de quelque discours public pour protester.

POÉSIE

L'Événement a donné pour étrenne à ses lecteurs la jolie pièce de poésie qui suit :

No hay pajaros en los nidos de Antano.
Proverbe Espagnol.

Le ciel est radieux, l'air vif, calme et limpide. La neige des champs a des reflets éclatants ; Et les moineaux joyeux, ployant leur vol rapide, Près de nos seuils charmés chantent comme au printemps.

Au loin le fleuve est libre, et ses flots d'un bleu [d'encre] Sont si purs, qu'on dirait une source des cieux. Oh la nue, attendant les vents capricieux, Semble dormir à l'ancre.

La rafale se tait, et, sur les blancs côtes, Le givre étincelant dentelle les ramures ; Mais, quoiqu'on voie encor l'oiseau sur nos toitures, Aux nids de l'an dernier l'on ne voit plus d'oiseaux.

Tout palpite, aujourd'hui, d'amour et d'allégresse, Et l'espoir réjouit même la pauvreté. Dans un même transport tous savourent l'ivresse De ce jour enchanté.

Jeune fille qui lis cette strophe bien pâle, Dans tes rêves poursuis l'idéal infini, Savoure les parfums de ta fleur virginale, Car l'âge du bonheur est si vite fini.

Crois-moi, ne cherche pas ce que la destinée Cache dans son manteau qui porte l'avenir, Et ne songe jamais à la rose fanée Qui ne doit plus fleurir.

Jouis de ton printemps, jouis de ta jeunesse : C'est pour toi que la vie a les jours les plus beaux. Bientôt se brisera la coupe enchantée : Aux nids de l'an dernier l'on ne voit plus d'oiseaux.

L'avenir t'apprendra plus d'une triste chose, Gravera dans ton cœur maint souvenir brûlant... Mais ne t'attriste pas de ce propos morose, Car c'est le jour de l'an.

W. CHAPMAN.

Québec, 1er janvier 1881.

LE NIAGARA L'HIVER

On écrit de Niagara Falls le 1er janvier :

La persistance du froid a accumulé ici d'énormes quantités de glace. La chute du Horse Shoe est complètement gelée sur un espace de 200 pieds de chaque rive, et la compagnie hydraulique de Clifton, n'ayant pas assez d'eau pour mouvoir ses machines, a cessé ses opérations. Ses réservoirs sont à sec et la ville est sans eau. Les formidables glaçons suspendus aux rochers sont imposants au-delà de toute description. Les montagnes de glace, dont la hauteur est maintenant d'environ 120 pieds, continuent à s'élever graduellement. Les cèdres et les grands arbres de Goat Island et du Prospect Park se courbent presque jusqu'à terre sous le poids de leur manteau de glace. Le thermomètre reste au-dessous de zéro, et les lourds glaçons qui continuent à se précipiter du haut de la cataracte dans la rivière, menacent à chaque instant de se joindre et de former un pont de glace. Ce spectacle est admiré par de nombreux visiteurs, principalement de New-York et Boston.

Le Gaulois dit qu'on prête au prince Napoléon l'intention de publier une nouvelle lettre, au moment où la Chambre sera saisie des propositions de quelques-uns de ses membres tendant à la suppression du budget des cultes et du Concordat.

Le prince, adoptant une attitude nouvelle dans la question religieuse, se poserait en défenseur des droits de l'Eglise, et se déclarerait pour le maintien des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, tels qu'ils ont été réglés par le premier empire.

Abandonné par son parti lui-même, le prétendant sent le besoin de refaire sa cause en affichant des principes religieux. N'est-ce pas là un fait assez remarquable, et qui témoigne en faveur du progrès des idées catholiques ?